

Recherches sociographiques



Les intellectuels à travers leurs revues

Andrée Fortin

Volume 31, Number 2, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056518ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056518ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, A. (1990). Les intellectuels à travers leurs revues. *Recherches sociographiques*, 31(2), 169–200. <https://doi.org/10.7202/056518ar>

Article abstract

In the editorial of the first issue of a magazine, its founders define themselves as a group, present their analysis of the intellectual and social situation, specify their goals and address their target clientele. On the basis of a corpus of some five hundred Quebec magazines from the turn of the century through to the present, three periods are traced in the history of the intellectuals and their relationship with politics: inclusion of the intellectual domain within the domain of politics, subordination of politics to the intellectual and finally, dissociation of the two domains. Each of these phases is characterized by a literary genre and a political color that lend themselves to a synchronic and diachronic analysis of these texts.

LES INTELLECTUELS À TRAVERS LEURS REVUES

Andrée FORTIN

Dans l'éditorial du premier numéro d'une revue, ses fondateurs se définissent en tant que groupe, présentent leur analyse de la situation intellectuelle et sociale, précisent leurs buts et interpellent leur public cible. À travers un corpus de quelque cinq cents revues québécoises du début du siècle dernier à nos jours, on retrace trois périodes de l'histoire des intellectuels et leur rapport avec le politique: inclusion du champ intellectuel dans le champ politique, subordination du politique à l'intellectuel et, enfin, dissociation des deux domaines. Chacune des étapes se caractérise par un genre littéraire et une couleur politique propres à permettre une analyse synchronique et diachronique de ces textes.

[...] nous associerons nos protestations de modestie et d'humble début à toutes les vantardises Du Besoin Qui Se Faisait Sentir Et Du Vide Qu'Il S'agit De Combler.

Le Samedi (1889).

Fonder une revue, voilà le mode privilégié d'expression pour les intellectuels. Et vu qu'ils se définissent par la réflexion et la critique, c'est aussi un mode d'action. Dans un premier numéro, les fondateurs se présentent, précisent leurs buts, interpellent leur public cible: ils sont amenés à se situer sur l'échiquier intellectuel et social de leur époque, animés par l'intention de combler une lacune du champ intellectuel. Par opposition au livre, la revue est un forum à voix multiples et simultanées. Encore, on se répond de revue en revue, de numéro en numéro. Ainsi en est-il des querelles entre *Le Nigog* et *Le Terroir* après la Première Guerre mondiale, ou dans les années quatre-vingt entre *La Nouvelle Barre du jour* et *Les Herbes rouges*. Polémiques et remises en question y trouvent un véhicule de choix. L'ensemble des revues d'un moment donné constitue donc une tribune, un

tremplin pour les nouvelles idées, pour des façons neuves d'interpréter le monde et, par conséquent, d'agir sur lui. En d'autres mots, il s'agit d'une véritable place publique.

Les intellectuels en acte!

Les périodiques nous servent de prétexte pour parler des intellectuels et de la modernité. L'objectif de l'exercice est de les saisir en acte. Il ne s'agit pas tant de faire leur chronique que de retracer les modifications de leur rapport collectif aux champs social et politique, à travers une de leurs pratiques typiques, la création d'une revue. Notre démarche s'approche donc plus de celle de SIRINELLI sur les pétitions comme révélateur du monde intellectuel que de celle de l'Institut supérieur des sciences humaines (DUMONT *et al.*) sur les idéologies, où les revues furent largement mises à contribution.

Définir l'intellectuel reste problématique. (LIPSET et BASU; SOULET.) C'est un «définisseur» de situation, celui qui l'analyse de manière critique pour ensuite formuler des solutions et des propositions d'actions. Cela ne devient nécessaire qu'avec l'effondrement des interprétations religieuses qui fournissaient le sens à la société (signification et direction), qu'à partir du moment où elle doit fixer d'elle-même ses propres objectifs. Et cela ne devient possible que lorsque l'intellectuel dispose d'une certaine liberté de pensée, mais surtout d'expression, et aussi d'une relative autonomie d'action. Cette configuration apparaît au Siècle des lumières. La genèse de l'intellectuel répond donc à celle de la modernité. Mais en tant que groupe social, les intellectuels ne deviennent visibles, en Europe, qu'au tournant du siècle, avec l'affaire Dreyfus. S'interroger sur eux, c'est donc s'interroger sur la modernité et ses aléas. Qu'en est-il au Québec?

Le premier éditorial d'une revue dévoile presque un manifeste (MOISAN, 1980); c'est un moment d'«autoposition», d'«autodéfinition» où les fondateurs se définissent en tant que groupe et s'engagent dans le social. Par l'analyse des textes de lancement (prospectus, présentation, éditorial) de quelque cinq cent vingt-sept périodiques québécois, on peut retracer l'histoire des intellectuels québécois et de leur mode d'intervention dans la société.¹ Le corpus, de 1800 jusqu'à nos jours, présente une grande homogénéité, car la manière «premier éditorial» est très caractérisée. Cette homogénéité permet de comparer des revues d'époques ou de genres différents: une revue de poésie avec une revue universitaire, du siècle dernier ou d'aujourd'hui. Le type est suffisamment défini pour que dès le XIX^e siècle des éditoriaux en satirisent ou réfèrent à ses règles:

Il va sans dire que le premier numéro d'une publication ne doit pas être dépourvu de promesses et d'engagements solennels. C'est l'indispensable vagissement du nouveau-né, car depuis que les coquilles ont cessé de produire des Vénus tout élevées, c'est notre sort inévitable

1. Nous présentons quelques résultats d'une recherche en cours.

que d'arriver au monde bien petit. Conformément au cérémonial, nous associerons nos protestations de modestie et d'humble début à toutes les vantardises Du Besoin Qui Se Faisait Sentir Et Du Vide Qu'Il S'Agit De Combler. Un Irlandais dirait que le pays est plein de ces vides dans lesquels nous allons puiser. (*Le Samedi*, 1889.)²

Constitué à partir des collections³ de l'Université Laval et de la Bibliothèque nationale du Québec, sur la base du répertoire de BEAULIEU *et al.*, le corpus n'est pas pour autant exhaustif, quelques périodiques y manquant. Il le devient plus à mesure qu'on avance dans le temps toutefois: au XIX^e siècle, il comprend en moyenne une revue sur deux parmi celles relevées, pour presque toutes dès le premier tiers du XX^e.

Dans l'analyse, la longévité des revues ne compte pas. En ne regardant que les premiers numéros, on ne saisit pas l'ensemble du champ intellectuel, mais le vide-à-combler de chaque époque. De plus, nous délaissions les assises institutionnelles des périodiques, une étude ultérieure devant se pencher uniquement sur les générations d'intellectuels, leurs trajectoires de pensées et leur «position de classe». Pour les fins de ce texte, on considérera que le statut d'intellectuel tient au fait de lancer une revue. Définition simpliste et très —trop— inclusive! Ses limites, mais aussi ses avantages, apparaîtront dans l'exposé.

Deux dernières précisions. D'abord l'examen porte sur les revues, par opposition aux magazines et aux journaux, quoique au XIX^e siècle, et surtout dans sa première moitié, la distinction ne soit pas pertinente. Parmi celles du XX^e siècle, on peut distinguer les revues artistiques qui consacrent la totalité ou la majorité de leurs pages à la littérature ou aux arts en général, et les revues d'idées, aux idées socio-politico-culturelles; et les revues savantes publiées par un établissement scolaire ou une association professionnelle. L'ensemble fournit une vision à la fois synchronique⁴ et diachronique du champ intellectuel, et se prête tout aussi bien à l'histoire des idées qu'à celle des intellectuels. Faire celle-ci indépendamment de celle-là est impossible, cependant l'accent portera sur l'entreprise intellectuelle. Pour ce faire, on se centrera sur les revues d'idées, au détriment de celles à vocation artistique et littéraire ou universitaires qu'on évoquera à l'occasion.

Enfin, un tel exercice, s'il croise l'histoire des idéologies, s'en écarte souvent. L'éditorial du premier numéro d'une revue, même s'il en donne le ton, amène aussi des surprises: ainsi des revues réputées conservatrices auront un éditorial inaugural progressiste, par exemple *L'Action française*. Ce texte doit se situer dans le monde

2. Voir aussi: *La Revue de Montréal* (c. 1877). L'année précédée d'une flèche qui suit le titre d'une revue est celle de son premier numéro.

3. Revues sur papier ou sur microfilm.

4. Chaque revue naissante se définit par rapport aux aînées, les éditoriaux de lancement se répliquant s'ils se suivent de près, ou faisant écho en général aux idées soutenues par les autres. De plus, les revues ne se répondent pas uniquement sur le plan des idées, mais aussi sur celui des collaborateurs: souvent les mêmes personnes participent à la fondation de plusieurs revues, ou de plusieurs types de revues.

intellectuel de son époque, et ses rédacteurs s'aventurent parfois sur un terrain qui n'est pas le leur. Ainsi, rétrospectivement, on voudrait échanger l'éditorial très politique de *La Barre du jour*, revue formaliste, avec celui de *Quoi* qui fait l'éloge de la forme aux dépens du fond, mais dont les signataires voisinent une poésie qu'on pourrait qualifier de bien des façons, certes pas formaliste ! Autre différence avec l'histoire des idéologies, cette étude n'insistera pas sur les revues importantes ou marquantes. Que le périodique ait survécu ou non, qu'il ait eu ou non de nombreux lecteurs, son premier numéro donne une image du milieu intellectuel ; le soin qu'on met à préparer cette livraison et sa fonction d'autoposition demeurent. L'analyse ne fait pas état non plus de l'accueil réservé à ces revues par le grand public, mais nous pouvons connaître la réaction du monde intellectuel dont une partie tout au moins diagnostique un vide-à-combler.

En première approximation, on peut repérer trois périodes dans l'histoire des revues québécoises, qui correspondent à trois modes d'intervention des intellectuels dans la société. On passera rapidement sur la première, caractérisant le siècle dernier, pour accorder plus d'importance au nôtre.⁵

A. — *Le journaliste écrivain*

La première période de l'histoire des intellectuels va de la naissance de la presse au Québec jusqu'au début du XX^e siècle. C'est une phase « prémoderne », au début de laquelle le champ intellectuel n'est pas encore constitué en tant que tel, si on définit la modernité par l'« auto-institution » de la société, c'est-à-dire par la capacité de se fixer explicitement des objectifs et les moyens d'y parvenir. En ce sens, la modernité ne se dissocie pas, d'une part, de la rationalité et de la démocratie ni, d'autre part, d'une classe ou d'un groupe qui définit ces buts, les intellectuels au sens large. Modernité va donc de pair avec autonomie *relative* du champ intellectuel.

Le Québec du XIX^e siècle n'est plus une société traditionnelle proprement dite, sans pour autant être déjà entré dans la modernité. L'insertion des intellectuels dans la société se réalise par leur participation aux querelles politiques, aussi bien celles des bleus et des rouges que celles sur l'ultramontanisme. La vie intellectuelle ne s'est pas encore affranchie de la vie et débats politiques. Cependant, tout au long du siècle, la presse se différencie ; le milieu intellectuel s'affirme et se démarque

5. Plusieurs ont étudié une revue en particulier : *La Relève* (PELLETIER, 1972 ; FAIRDEAU, 1965), *Le Jour* (TEBOUL), *Parti pris* (GAUVIN, 1975 ; MAJOR), *Le Nigog* (WYCZYNSKI), *Mainmise* (DUCHASTEL, 1976 et 1986 ; MOORE) et *La Barre du Jour* (MILOT). Plus rares sont les recherches portant sur diverses revues : sur celles d'idées, mentionnons BÉLANGER ; sur les revues littéraires, GAUVIN (1975) ; DUMONT-JOHNSON parcourt l'ensemble de la presse féminine. Un article récent de LAMONDE présente un rapide survol de l'histoire des revues québécoises. En fait, la presse a été davantage scrutée que les revues. (DE BONVILLE ; HAMELIN et BEAULIEU.) Enfin, MOISAN (1980) analyse quelques liminaires de revues littéraires québécoises et françaises.

graduellement du secteur politique. Les «vieilles gazettes», pour reprendre le titre d'une série d'articles de Benjamin SULTE dans *L'Opinion publique* en 1875, celles qui voient le jour au XVIII^e siècle et au tout début du siècle suivant jusqu'à la fermeture provisoire du *Canadien* (↪1806) par Craig en 1810, se battent essentiellement pour la liberté de la presse. Après cette date, les rédacteurs de périodiques affronteront la censure religieuse et risqueront l'excommunication plutôt que l'emprisonnement.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, et même au-delà, la presse est relativement indifférenciée. Il est difficile de trancher entre ce qui est une revue, une feuille, un journal ou même un recueil : formats, périodicité, intentions et domaines traités se ressemblent. Les sous-titres des publications se rejoignent : «journal politique, littéraire et anecdotique» (*L'Aurore*, ↪1817) ou «journal de littérature et de science» (*L'Abeille canadienne*, ↪1818).⁶ Les progrès de l'imprimerie et de la reproduction de l'image permettront aux revues de se distinguer des journaux, accélérant le développement du champ littéraire et artistique.

Vers 1860, on repère déjà des revues littéraires et artistiques, telles que *L'Artiste* (↪1860), *Beaux-Arts* (↪1863), *Le Foyer canadien* (↪1863), *Le Canada musical* (↪1866); des revues plus politiques comme *La Lanterne* ou *La Vérité*⁷, toutes deux de 1867; et même une revue scientifique, *Le Naturaliste canadien* (↪1868). Jusqu'à cette décennie, on peut encore prétendre atteindre le grand public et non pas un segment; on touche à tout, on traite de tout. *La Revue canadienne* (↪1864) sera une des dernières à soutenir cette prétention; par la suite, clientèles cibles et créneaux dérivent et divergent. Le milieu de l'écriture («notre république littéraire», lit-on dans les *Nouvelles Soirées canadiennes*, ↪1882) se met en place, et, de premier numéro en premier numéro, on peut suivre les écrivains du «groupe de Québec», des *Soirées canadiennes* de 1861 à *L'Écrin littéraire* de 1892.⁸

À l'aube du XX^e siècle, les revues commencent à se distinguer des magazines, qui visent un large auditoire et la rentabilité économique (on pense aujourd'hui à *L'Actualité*), et des journaux, désormais quotidiens, moins centrés sur la politique partisane et où la publicité prend un espace croissant. (ROBERT; DE BONVILLE.) Parallèlement, le journaliste associé à la presse quotidienne et aux magazines, scribe rémunéré, se distancie de l'écrivain, collaborateur bénévole des revues. La presse québécoise a déjà une longue histoire avant la Première Guerre comme en font foi les travaux de André BEAULIEU et de son équipe.

6. *Gazette du commerce et littéraire* (↪1778); *Le Glaneur* «journal littéraire, d'agriculture et d'industrie» (↪1836); *L'Aurore des Canadas* «journal littéraire, politique et commercial» (↪1839).

7. Ne pas confondre avec la célèbre *Vérité* (↪1881) de Tardivel, les homonymies étant fréquentes en ce siècle.

8. Ce qui fournit en quelque sorte, pour ce corpus, une définition opérationnelle de la «génération» intellectuelle.

Au XIX^e siècle, ce n'est pas tant par le genre qu'on peut singulariser les revues, que par leur rédaction. À celles d'un homme, on peut opposer celles d'un groupe. Ainsi les premiers numéros de *La Lanterne* ou du *Naturaliste canadien* sont tout entier rédigés respectivement par Arthur Buies et l'abbé Provencher.⁹ Plus généralement, on peut associer une revue à un groupe, qu'il soit plutôt informel comme celui des *Soirées canadiennes*, ou très formel, tel un parti politique: *Le National* (△1855) est libéral et *La Patrie* (△1854), conservatrice; les *Mélanges religieux* (△1840) sont liés à l'Église. Certaines revues véhiculent la parole légitime ou dominante (*Le Foyer domestique*, △1876); d'autres sont de combat, sous le mode sérieux (*La Vérité*, △1867) ou humoristique (*L'Iroquois*, △1890).

Qu'ils répandent ou attaquent la «bonne parole», les auteurs ne signent pas toujours leurs textes. Si le pseudonyme, et même l'anonymat, transparait¹⁰ parfois, la signature ne s'impose d'emblée, ou peu s'en faut (ROBERT), que dans le domaine de la création littéraire. La censure religieuse et la menace de l'excommunication incitent à rester dans l'ombre surtout du côté des «rouges», car on penche nécessairement pour ceux-là ou pour les autres. Ce ne sera qu'avec l'arrivée des magazines, vers 1880-1890, qu'on cessera de prendre parti.

L'avant-garde éclairée

L'absence de signature n'est pas qu'une précaution face aux foudres de l'Église, elle révèle un rapport des auteurs à leur propos. Ils n'interviennent pas en leur nom propre dans un champ intellectuel où ils souhaiteraient laisser leur marque, mais dans un champ politique où ils promeuvent une cause pour le bien de tous. La vie intellectuelle est valorisée, mais au nom de la cause, du progrès, que la diffusion des connaissances utiles¹¹ fait advenir. Aussi, un des thèmes récurrents sera celui de la nécessité de l'éducation, de sa généralisation, de son amélioration et des réformes de l'enseignement.

Ceux qui écrivent dans les périodiques de l'époque ne sont pas des intellectuels professionnels, ils ne gagnent pas leur vie en tant que tels (p. ex., en tant que professeurs universitaires). Il s'agit plutôt d'une élite cherchant à secouer «l'apathie culturelle» de ses concitoyens et prenant ses modèles économiques en Amérique et culturels en Europe. La «diffusion des lumières» réunit tous les camps, libéraux ou religieux (en 1840, *Le Jean-Baptiste* comme les *Mélanges religieux*). Les

9. Au XX^e siècle, le genre «revue d'un homme» devient rare: on peut y rattacher *Les Cahiers de Turc* (Victor Barbeau) en 1922 ou *Les Pamphlets de Valombre* (Claude-Henri Grignon) en 1936.

10. Comme le révèlent certains microfilms, le premier propriétaire de la revue a «annoté» le document.

11. Les lumières qu'on souhaite répandre au Canada ne viennent pas uniquement de la philosophie, ce sont aussi et surtout des savoir-faire concrets, techniques et pratiques (p. ex., *Le Courrier du Bas-Canada*, △1819; *La Bibliothèque canadienne*, △1825; *La Gazette des campagnes*, △1861).

rédacteurs des premiers éditoriaux savent ce qui se passe un peu partout sur le continent, et dans le monde, et n'entretennent pas de complexes d'infériorité (*La Minerve* ou *La Sentinelle*, de 1826). Ils sont d'emblée américains et tournés vers l'avenir de la nation, même si tous n'en partagent pas une vision identique. On le voit agricole ou industriel, sous la houlette de l'Église ou sous les lumières de la raison.

Les fondateurs de revues sont très nationalistes aux points de vue économique autant que politique ou culturel (*La Bibliothèque canadienne*, ⚭1825): ils ne doutent pas que le Canada ait le même potentiel que son voisin du sud, et leur rapport avec le monde anglo-saxon en est un d'émulation (*Le Moniteur canadien*, ⚭1849; *L'Opinion publique*, ⚭1870). Graduellement, au fil de l'immigration anglaise et irlandaise, puis avec la montée de l'ultramontanisme, le nationalisme devient conservateur (*L'Avant-garde*, ⚭1896) et en arrive à prôner l'indépendance de la «Laurentie», dans un ultranationalisme qui n'a plus rien vraiment de conservateur! L'association «religion et patrie» comme éléments définisseurs de la «race» canadienne-française apparaît dans les premiers éditoriaux vers 1880, mais ne s'accompagne pas nécessairement d'un repli; l'exode aux États-Unis confère une vision prophétique et messianique à ce discours. Tout au long de ce siècle, les écrivains, les auteurs de revues se mesurent à l'autre: à l'autre anglo-saxon, aux voisins américains, à la «francoaméricanité», à Paris, à Londres ou à Rome.¹²

Bref, le but visé, même par les revues conservatrices, au sens politique et idéologique, c'est le progrès.¹³ Elles tentent de répandre les lumières, et les écrivains forment une élite éclairée qui prétend diffuser le savoir. «Nous n'oublierons jamais que le journalisme est un sacerdoce et qu'il nous faut non seulement instruire, mais par-dessus tout rendre meilleur.» (*L'Opinion publique*).

Deux possibilités s'offrent aux créateurs de revues: s'adresser à l'élite qu'on souhaite élargir, ou pénétrer dans tous les foyers. La première ne se dessine en fait qu'avec la différenciation des périodiques et de leurs publics au tournant du siècle, et c'est avec *La Nouvelle France*, en 1902, qu'elle s'affirme pour la première fois. Sinon, c'est l'ensemble de la population qu'on cherche à toucher. Si la conception des lumières à propager varie selon les options politiques ou idéologiques, on remarque tout de même une constante, l'insistance sur l'histoire du Canada qu'on

12. Tardivel, en lançant *La Vérité*, fait allusion à cet ailleurs qui entre d'emblée dans l'horizon de ses préoccupations.

Nous donnerons des nouvelles dans notre journal; des nouvelles de tous les pays, de Rome, de la France; des États-Unis. Quant aux nouvelles du Canada, nous en donnerons également. [...] Nous parlerons peu des meurtres, des pendaisons, des suicides, des accidents qui arrivent aux États-Unis ou ailleurs. Nous ne nous mettrons pas en frais de raconter à nos lecteurs que Jim Smith s'est battu avec Bill Jones dans une buvette de Chicago, lui a enfoncé deux côtes et fracturé un doigt. Nous n'entretiendrons pas nos lecteurs des combats de matelots dans la rue Champlain.

13. Fernande ROY montre bien que libéralisme et progressisme ne s'opposent pas nécessairement au discours religieux et conservateur.

ne cesse d'écrire et de réécrire dans les revues du XIX^e siècle : pour progresser, il faut connaître ses racines.

L'utilité, nous dirions presque la nécessité, d'un journal scientifique et littéraire, publié en langue française dans ce pays, n'a pas besoin d'être prouvée; elle doit être profondément ressentie et universellement reconnue. [...] Un Journal qui se compose principalement de pièces originales (nous voulons dire Canadiennes), ou du moins nouvelles, sur les différentes branches des sciences et des lettres, de morceaux ayant immédiatement rapport à l'état passé ou présent de notre pays nous a longtemps manqué et nous manque encore. (*L'Encyclopédie canadienne*, 1842.)

Le genre littéraire qu'on trouve dans les «albums», les «recueils» (le feuilleton apparaît surtout dans les publications quotidiennes ou hebdomadaires), c'est l'histoire. Cette discipline est maintenant associée à la science, mais au XIX^e siècle elle appartient au domaine de la littérature. Conte, légende, récit ou impression de voyage voisineront avec la poésie lyrique. Genres fondateurs d'une identité?

Le progrès va de soi, c'est un constat autant qu'un but. Les éditorialistes ont une vision évolutionniste de l'histoire dont ils cherchent à accélérer ou à réorienter la marche. Ainsi *Le Pays* (↪1852), affirme que la démocratie découle immédiatement de l'essor de la société et que «Les causes qui tendent à obscurcir ces idées [démocratiques] sont des accidents.» Les beaux-arts aussi contribuent au développement. «Chaque fois que les Beaux-Arts sont introduits dans un pays, le progrès paraît naître de toutes parts avec un élan qui montre la force vitale de son peuple.» (*Beaux-Arts*, ↪1863.) Ce progressisme n'est pourtant pas béat, car partout on souligne remous et incertitudes. *La Gazette des campagnes* (↪1861), par exemple, s'inquiète: «le développement régulier et permanent» est perturbé; l'éditorial n'est qu'une longue réflexion sur le progrès et ses avatars. Derrière les programmes intellectuels et politiques, et les sujets sur lesquels on entend se pencher, se profile un diagnostic de crise sociale dans laquelle les fondateurs de revues entendent s'impliquer, par la réflexion politique.

[...] l'avenir des classes ouvrières et agricoles en vue du développement et de la protection absolument nécessaires à donner à nos industries naissantes, les réformes à opérer dans l'agriculture et la colonisation, les mesures propres à empêcher ou du moins à diminuer l'émigration, les modifications à apporter à notre système d'éducation secondaire. (*L'Opinion publique*, 1870.)

Le propos est nécessairement passionné, souvent «piquant», comme *L'Abeille canadienne* (↪1843) qui entend «combattre l'anglification par l'angle-ification». Les périodiques sont nombreux, mais plusieurs ont une vie très éphémère, liée à un enjeu politique précis, tel qu'une campagne électorale, où se multiplient les Charivaris, les Sauvages, les Iroquois, les Guêpes, les Bavards et les Bourrus qui disent sous le mode de la farce ce qui ne saurait s'affirmer sérieusement. Les attaques personnelles sont aussi omniprésentes que leur dénonciation.

Nous ne recherchons pas la lutte, mais nous l'acceptons, car un homme de cœur ne la refuse jamais. Notre titre, la Vérité, nous pose naturellement en face de M. Lancôt et de son journal qui représentent le mensonge. (*La Vérité*, 1867.)

Au cours du siècle, cependant, s'élabore un discours dominant autour de l'Église, et les lumières ne s'affirment plus aussi vigoureusement. L'opposition se réfugie dans la littérature, la satire ou des feuilles anonymes dont même le format rétrécit!¹⁴ Le dialogue combatif se mue en monologue. De l'orthodoxie de la fin du XIX^e siècle, le suivant conservera le nationalisme défensif et un certain mysticisme qui perdurera jusqu'en son milieu.

B. — *La modernité*

La modernité, c'est la deuxième période de l'histoire des premiers éditoriaux. Son début dans notre corpus coïncide avec celui du *Nigog* (◊1918), dans le domaine artistique, et de *L'Action française* (◊1917), dans le domaine sociopolitique. Cette dernière est associée au conservatisme, mais son éditorial inaugural, signé par Édouard Montpetit, ne présage pas du ton qui suivra.¹⁵ Devient visible un champ intellectuel proprement dit, distinct du champ politique, qui peut être scindé en trois volets : artistique, socioculturel et savant. Le discours religieux régresse et sera pris en charge par les laïcs, alors que l'Église se réorientera vers l'action sociale.

Au Québec, on parle de modernité à partir de la fin de la Grande Guerre. (LAMONDE et TRÉPANIÉ.) *Le Nigog* se réclame de l'art pour l'art (Bourdieu parlerait d'«autonomisation» du champ littéraire); *L'Action française* prône non seulement le progrès et la réforme de l'éducation, mais surtout l'implication des élites dans le développement économique. Désormais, c'est en tant que tels que les intellectuels agiront dans la société et non plus en tant que citoyens participant à la vie politique. L'affirmation de leur mandat est très claire dans *L'Action française*.

La modernité se divise elle-même en trois temps, caractérisés par le sentiment de responsabilité de l'intellectuel par rapport à la société. On peut parler d'une première révolution tranquille, phase d'affirmation pendant laquelle les intellectuels auront une vision quasi prophétique de leur rôle (1917-1943). À la deuxième phase se constitue une place publique : l'intellectuel est un spécialiste, un expert (1945-1968). Enfin, la dernière phase voit la dissolution de la place publique : les intellectuels hésitent entre professionnalisation et «organicité» (1969-1978).

1. *La première révolution tranquille*

La première tranche de cette modernité va de la fin de la Première Guerre au déclenchement de la Seconde et culmine en un mouvement de la jeunesse dans les

14. On résume beaucoup. Il faudrait mentionner la survie pendant une quinzaine d'années de *L'Opinion publique* (◊1870) qui prend toute la marge de manœuvre et d'opposition disponibles.

15. Plusieurs auteurs font une coupure dans l'activité intellectuelle vers cette époque : GARAND; ROBERT; DE BONVILLE; WYCZYNSKI.

années trente. Dès le début de cette époque, dans les débats entre *Le Nigog* et *Le Terroir*, en 1918 (les deux éditoriaux s'opposent presque point à point), se profilent des thèmes qui hanteront tout le siècle : celui de l'art engagé contre l'art pour l'art, celui de l'art régional ou national contre l'internationalisme. (GARAND.)

Sur le plan politique, il y a *consensus* pour dire que « la race » est en danger et qu'il faut accélérer le développement économique ; on pourrait déjà parler d'idéologie de rattrapage dans les éditoriaux. Le discours très nationaliste (*La Revue nationale*, ⤵1919) et celui de « l'unité dans la diversité » (*La Revue moderne*, ⤵1919) se caractérisent déjà bien.

Après la guerre, abandonnant la populace aux magazines, on s'adresse à l'élite et on se donne comme mission de contribuer à sa formation, tant dans les revues savantes comme *L'Actualité économique* (⤵1925) que dans *La Revue moderne* de Madeleine Huguenin. Celle-ci discute plus avec Édouard Montpetit, père de *L'Action française*, qu'elle n'interpelle son public cible. Cette revue féminine, par ailleurs, ne contient rien en éditorial qui se rapporte explicitement aux femmes.

Tous ceux qui veulent la grandeur et la prospérité de leur pays sentent, devant les exigences du monde nouveau qui s'inaugure, combien nous avons besoin de grouper les énergies et les vaillances pour composer l'élite qui doit orienter nos ambitions nationales. Mais cette élite existe-t-elle? [...] La fondation de ce centre de pensée canadienne s'impose, et la Revue Moderne veut aider à sa création.

À lire les éditoriaux, on a l'impression que la guerre a tourné une page. La politique partisane n'a plus sa place dans les revues. On n'y combat plus tant un adversaire qu'on y milite pour une cause qui transcende les partis. Le sentiment de l'urgence anime les fondateurs : urgence du rattrapage économique, d'une vigilance nationale, de la formation des élites, thèmes qui s'entremêlent, mais s'affirment avec vigueur. Si on veut reprendre le contrôle de l'économie et donc de la destinée de la nation, il faut former des élites, des diplômés.

Dès que les universités québécoises auront promu quelques finissants après la guerre, ils s'empresseront de prendre la parole.¹⁶ Ces diplômés, qu'on réclamait quelque dix ans plus tôt, en viennent à mettre en branle un véritable mouvement des jeunes. Leurs aînés, comme Asselin ou Valdombre, les appuient ou s'affirment par rapport à eux. La revue *Opinions* (⤵1929), lancée par l'Association des anciens étudiants d'Europe, est la première de toute une série fondée par des jeunes, ou plus précisément par un groupe qui se définit par sa jeunesse. La plus connue est *La Relève* (⤵1934) dont le titre à lui seul annonce tout un programme :

Nous sommes plusieurs à ressentir le besoin chez les jeunes d'un groupement national, catholique, indépendant pour développer en ce pays un art, une littérature, une pensée dont l'absence commence à peser. [...] Le rôle de la jeunesse, si cruellement inauguré pendant la guerre, ne peut plus aller qu'en grandissant. Il faut donc rallier les jeunes, donner un sens à leur

16. Ce qu'ils avaient déjà amorcé dans la presse étudiante : *Le Quartier latin* (⤵1918) et *Le Béret* (⤵1919).

effort au lieu de les laisser s'orienter, par un besoin d'action inhérent à leur vigueur juvénile, vers le socialisme ou la mesquinerie des clubs de partis. [...] Nous devons prendre position devant toutes les questions : politique, littérature, sociologie.

Dans la ville de Québec, la même année, un autre groupe se fait entendre : le titre, *Vivre* ; quelle évocation !

Vivre est une revue fondée par des jeunes [...] n'est-ce pas le meilleur moyen de féconder nos facultés intellectuelles et de récupérer les forces du caractère français que d'afficher une pensée canadienne-française ? [...] Nous nous proposons de réveiller les apathiques, de donner une juste conception de la vie, de démontrer au besoin à la jeunesse que la vie ne se borne pas à obtenir un diplôme, puis une place, puis à se faire une clientèle, ce qui permet de vivre bourgeoisement, mais qu'elle doit aussi s'occuper de ses semblables en s'intéressant aux différents arts, soit à la littérature, à la sociologie, à la politique. De sorte que l'heure venue d'agir, la jeunesse canadienne-française ne cédera pas sa place à des étrangers ou à des incompetences [...] En un mot nous nous proposons de « vivre » et pour vivre, il faut une vie intellectuelle plus intense, il faut renaître.

Les Idées (↪1935) prône aussi la (re ?)naissance¹⁷ intellectuelle. Cette idée se retrouve également dans le sous-titre de *L'Ordre* (↪1934), créé par Olivar Asselin, « organe de culture française et de renaissance nationale ». Après l'échec de cette publication, Asselin revient à la charge avec *La Renaissance* (↪1935).

Nouveaux diplômés, nouvelles professions, nouveaux types d'insertion des intellectuels dans la société ? En tout cas les deux extraits précédents montrent que, si politique et littérature sont déjà « traditionnelles », ce n'est plus tant l'histoire qui est la science sociale privilégiée que la sociologie, pas au sens actuel de discipline scientifique, mais comme préoccupation pour les problèmes sociaux. Au siècle dernier, les premiers éditoriaux se situaient dans la diachronie : référence à l'histoire et au progrès, donc au passé et à l'avenir. Désormais, avec la sociologie, l'attention se concentre, tendanciellement, sur le présent.

Semble admise l'idée que « comme l'esprit mène le monde, c'est surtout l'activité intellectuelle qui constituera le faisceau de tous les liens qui existent virtuellement pour faire le pays et le développer selon la formule nationale ». (*L'Émérillon*, ↪1936.) Notons au passage le sentiment de responsabilité sous-jacent à une telle affirmation. Remarquons surtout qu'on perçoit le champ intellectuel non seulement comme autonome par rapport au champ politique, mais encore le déterminant : désormais le politique est subordonné à l'intellectuel.

Dans le monde des revues, les jeunes prennent l'initiative¹⁸ ; même Valdombre se définit par rapport à eux :

17. Si première naissance il y eut, ce fut dans les années 1880-1890 qui voient l'apparition de plusieurs revues significatives, dont la première universitaire, *Le Canada Français* (↪1888), et celle du *Figaro* (↪1883) de Taché, où l'on revendiqua l'indépendance intellectuelle sans en faire usage proprement dit. Le dernier éditorial de lancement qu'on peut associer à cette effervescence revient au *Réveil* (↪1894) où l'élite éclairée ne pose pas encore à l'expert, mais peu s'en faut. La période 1880-1895 mériterait une analyse particulière dans la genèse de la modernité québécoise.

18. On pourrait citer aussi *L'Indépendance* (↪1936).

Je dois rendre tout de suite ce témoignage que les jeunes d'aujourd'hui sont moins abrutis que ceux de mon temps. En plusieurs endroits de la province les idées bougent et je pressens que bientôt se déclenchera une action puissante. (*Les pamphlets de Valdombre*, 1936.)

Les clercs de Saint-Viateur ne restent pas en marge de l'action et dans leur *Survie* (↪1936) définissent leur mission d'éducateurs par rapport au mouvement de la jeunesse.

L'*Amérique française* (↪1941), fondée par des jeunes encore, sera la première revue de ce siècle axée sur la création littéraire et non sur la critique. Quelle curiosité qu'en ce temps de crise économique les jeunes intellectuels soient mystiques et peu inquiétés par les problèmes sociaux concrets (*La Relève*, ↪1934), alors que l'Église prône l'engagement social. Cette spiritualité se manifeste jusqu'à la Seconde Guerre: *Regards* (↪1940)¹⁹; *Gants du ciel* (↪1943), par opposition à *Relations* (↪1941), revue des Jésuites, qui promeut «l'apostolat social sur le terrain de l'actualité».

2. La construction de la place publique

La deuxième tranche de la modernité (1950-1970) est celle de l'établissement d'une place publique, c'est-à-dire d'un espace commun de discussion qu'une nouvelle génération (*Cité libre*, ↪1950) tentera de mettre en place.²⁰ Cette génération, moins mystique, est davantage portée sur l'engagement et même l'action politique. Formée avec la guerre, elle a voyagé et se sent différente de la précédente. Elle a milité dans l'action catholique et la presse étudiante. En 1948, dans *Refus global*, les artistes en arts visuels proclament l'autonomie de leur champ par rapport à la politique et à la religion. Un grand vent souffle sur «la grande noirceur». Naîtront plusieurs revues savantes affirmant le rôle d'intellectuel «professionnel» (*Service social*, ↪1951; *Relations industrielles*, ↪1950; *Contributions à l'étude des sciences de l'homme*, ↪1952), ainsi que des revues artistiques et littéraires (*Place publique*, ↪1951; *Écrits du Canada français*, ↪1954; *Vie des arts*, ↪1956). Les années cinquante s'ouvrent et se ferment sur le thème de la liberté: *Cité libre* (↪1950) et *Liberté* (↪1959). «Nous avons retenu le mot Liberté parce qu'il s'est imposé avec une telle force et une telle urgence que toutes les autres suggestions semblaient futiles.» (*Liberté*.)

Cité libre s'affirme comme le lieu de parole des «moins de trente ans». Si le texte a peu —ou bien— vieilli, c'est qu'on se propose d'y étaler ce qu'on a sur le cœur, sans programme explicite. Est-ce là le projet même de la place publique? Une

19. Son éditorial affirme sa foi: l'expression «nous croyons» apparaît 13 fois en 9 paragraphes. En fait chacun débute par une profession de foi: 5 fois en la religion; 3 fois en la vie; 2 fois en la jeunesse; 2 fois dans les amis et les lecteurs; et 1 fois en l'intelligence. On insiste de plus sur le caractère chrétien de la revue.

20. L'année suivante, en 1951, une revue littéraire éphémère aura d'ailleurs pour titre *Place publique*.

autocensure sous l'ère duplessiste? ou est-ce tellement évident qu'il ne vaut pas la peine de gaspiller du papier pour le préciser? Peu de revues d'idées apparaîtront dans cette décennie, en comparaison des années trente ou quarante, pour clamer «qu'un besoin se fait sentir, qu'on cherche un lieu pour s'exprimer».

À la fin de la décennie plusieurs revues indépendantistes voient le jour. *Laurentie* (♣1957) véhicule un nationalisme des plus conservateurs: on y affirme préparer «la venue à notre Salazar, à notre Bolivar, au libérateur que notre peuple attend depuis un siècle». À l'autre extrême, *La Revue socialiste* (♣1959) associe indépendantisme et socialisme. *Le Québec libre* (♣1959) prône un nationalisme culturel et *Les Cahiers de la Nouvelle-France* (♣1957), un nationalisme catholique, qui annonce dans son souci de conscientisation et dans sa dénonciation de «l'impérialisme culturel» le discours «partipriste». Somme toute, ces revues tentent de faire admettre le thème de l'indépendance dans l'arène publique, où elles débattent de ses modalités.²¹

Avec les années soixante et *Parti pris* (♣1963), le discours se teinte résolument de socialisme, et la décolonisation passe à l'ordre du jour. Le but poursuivi, c'est encore la liberté, et l'expression du peuple québécois, mais d'une façon différente: on reproche à la génération de *Cité libre* de s'être illusionnée sur les vertus du dialogue.

Malgré les divergences et les débats, ce qu'il faut retenir comme caractéristique des années cinquante et soixante par opposition aux années soixante-dix, c'est que les premiers éditoriaux traitent des mêmes thèmes: ils sont pour ou contre l'indépendance, le socialisme, l'art vivant ou le joual et, dans les années cinquante, contre Duplessis! Les revues, et leurs directeurs, ne se comprennent pas nécessairement, ils s'opposent, mais partagent les mêmes préoccupations. Les intellectuels de cette époque visent non plus la diffusion des lumières, mais la «conscientisation»: il ne s'agit plus tant d'éclairer les lecteurs que de les mobiliser.

Dans les années soixante, la culture est politique; économie, politique et culture se mêlent étroitement dans les analyses: *La Barre du jour* (♣1965), revue de poésie qui sera par la suite associée au formalisme; *Lettres et écritures* (♣1963), rédigée par des étudiants de l'Université de Montréal; et même *Culture vivante* (♣1966), publiée par le nouveau Ministère des affaires culturelles.

À l'attitude révolutionnaire des jeunes poètes et romanciers nous ne pouvons que constater une solidarité et un dynamisme nouveau. Nous ne saurions rester indifférents à ce mouvement. Nous tentons aujourd'hui de participer à ce dynamisme en présentant au public une revue littéraire à prix populaire. (*La Barre du jour*.)

La Révolution tranquille est caractérisée par l'engagement des intellectuels pour une cause de plus en plus politique, implication qui, loin de renoncer à la

21. Autres revues indépendantistes: *Tradition et progrès* (♣1957) et *Nation nouvelle* (♣1959).

spécificité intellectuelle, s'y appuie. Ainsi, les Dominicains, sans renier les œuvres de l'action catholique, vont au-delà :

Et puis, celui qui choisit de ne pas « s'engager » se donne un beau rôle : il s'imagine ou laisse croire qu'il aurait tout réglé s'il était intervenu. Dans cette neutralité pas nécessairement courageuse, il y a de la joie à critiquer ces gens qui se battent et qui, évidemment, n'aboutissent qu'à des solutions médiocres et imparfaites. Ces sphères élevées ne manquent pas où se réfugier : métaphysique, théologie ou simplement le vaste domaine des principes dans lesquels tout trouve une solution. (*Maintenant*, 1962.)

Cette figure de l'intellectuel engagé, ce sont les créateurs de *Parti pris* qui l'incarnent par excellence. On quitte l'univers des idées :

Prendre parti, essentiellement, c'est assumer une situation telle qu'on la vit ; c'est découvrir en l'inventant le sens de cette situation, et l'organiser en fonction des buts et des obstacles qu'on y définit. Ainsi, les intellectuels de la génération qui nous précède, en prenant le parti de « l'objectivité » jouaient le rôle du spectateur impartial ; ils se situaient en face de, donc hors de la réalité, se condamnant du même coup à ne plus pouvoir la changer, substituant à la violence des relations et des luttes concrètes entre les hommes l'abstraite futilité du dialogue et de la discussion. Leur universalité était un moyen de s'absenter de notre situation particulière.

Après avoir lu Sartre, Memmi, Fanon et Marx, il s'agit de comprendre et de dire le monde pour le transformer ; les idées ne mènent plus le monde, mais la lutte politique commence par une démarche intellectuelle. La revue devient un « instrument de combat au service des salariés québécois ». (*Révolution québécoise*.)

Les thèmes de la révolution et de la modernisation s'imposent. Révolution tranquille, oui, mais aussi, révolution technocratique (*Forces*, 1967), socialiste (*Socialisme 64* et *Révolution québécoise*, en 1964), sexuelle (*Sexus*, 1967), étudiante (*Mutation*, 1968 ; *Q.L.*²², 1969), et révolution de l'institution littéraire (*Quoi*, 1967, ou *L'Illettré*, 1970).

Cette éruption de vouloir-vivre, d'affirmation de soi-même qui secoue actuellement le Canada-français, on l'a appelée « la révolution tranquille du Québec ». Si la tranquillité se mesure à l'inquiétude qu'elle sème chez autrui, cette révolution est moins tranquille que ne le disent ceux qui jugulent et « planifient » l'action de ses auteurs. Tranquille ? C'est à voir. Le malheur serait qu'elle le devint. [...] C'est d'un combat qu'il s'agit. D'un combat qui n'est qu'un épisode d'une guerre de survivance. [...] Guerre, enfin, insérée au plus secret de chacun de nous, guerre aux tentations de paresse, du conformisme et du laisser-faire. Ce débat qui est nôtre, cette revue voudra en témoigner. Et dans une seule optique, celle de l'histoire, celle du destin, celle de la politique, celle vers où nous tendons : cet état de choses où tels qu'en nous-mêmes enfin la liberté nous change. (*Culture vivante*, 1966.)

On ne croirait pas lire ici une publication gouvernementale, préfacée par le ministre des Affaires culturelles de l'époque, Pierre Laporte. En ce sens, on peut parler de révolution de l'État... La « réaction » prendra la parole dans *Aujourd'hui-Québec* (1965), qui s'inquiète de « la montée des forces du mal », ou dans les

22. Nouvelle mouture du *Quartier latin*, destinée à sortir des frontières du campus de l'Université de Montréal.

Cahiers de Cité libre (⇨1966) dont le discours a tous les éléments progressistes de *Cité libre*. Cette réaction à la Révolution tranquille ne sera pas entendue.

Au cours de la décennie, la révolution se transforme profondément: celle qu'on prône en 1969 n'est plus tout à fait celle de 1960. Le ton change; que dire du graphisme! De *Parti-pris* (⇨1963) à *QL* (⇨1969), dont les rédacteurs ont le même âge au moment de la première parution, que de chemin parcouru! On est passé à l'ère macluhienne! L'influence de la télévision, de la bande dessinée, est manifeste dans la mise en page. À l'aube d'une nouvelle décennie, l'explosion de la maquette annonce l'éclatement tous azimuts du milieu et des préoccupations intellectuelles.

Participe à ce mouvement révolutionnaire, le Front de libération du Québec qui se donne un organe clandestin et anonyme, *La Claque* (à ne pas confondre avec *La Cognée* de 1963), dont on retrouve copie à la Bibliothèque nationale (grâce aux bons soins de la Gendarmerie royale du Canada?). Dans le texte, on sent l'influence de toutes les révolutions des années soixante, nationaliste, socialiste, sexuelle, contre-culturelle, et on s'en prend à l'État:

On a commencé à se regarder dans les yeux. On est jeune et on est beau. On va être actif, prudent, discret. Mais dans un an d'ici, la face du Québec aura changé en 'stie. Si on z'y donne la claque. C'est simple, il suffit de s'y mettre tous les jours, jour après jour, avec la même inébranlable conviction que le combat qu'on livre est juste, vu que le système n'offre d'autre alternative au monde que de prendre les armes contre la répression qui monte, pour l'arrêter et la vaincre. Ma cabane au Canada. La Révolution à la porte. (*La Claque*, 1970.)

3. Des différences à l'éclatement

La dernière tranche de la modernité est celle de la dissolution de la place publique, de 1970 à 1980, des événements d'octobre au référendum, mais en fait, dans notre corpus de revues, la date charnière serait plutôt 1979. Les intellectuels se radicalisent selon des voies distinctes (marxisme, sémiologie, contre-culture, académisme) et ne se rencontrent plus. Les différences se donnent une voix: les régions, les communautés culturelles, et surtout les femmes. L'unanimité n'existe plus, et se dissout même le *consensus* autour de ce dont il convient de débattre. Les intellectuels engagés de la décennie précédente deviennent des intellectuels organiques avant de disparaître comme groupe.

Il faut souligner un phénomène nouveau: certaines revues démarrent grâce à des subventions gouvernementales, soit directement à l'édition (*Croc*, ⇨1979), mais le plus souvent à l'emploi (*Focus*, ⇨1976; *Rivegauche*, ⇨1972). De plus, la photocopie et la photocomposition simplifiant le travail, les coûts d'édition baissent, ce qui permet un véritable foisonnement éditorial.²³ Dans les universités,

23. Au XIX^e siècle, apparaissent, bon an, mal an, une ou deux revues; de 1970 à 1977, environ sept ou huit; puis une douzaine jusque vers 1987. (Annexe.)

les collègues et les associations professionnelles, par exemple, le mot d'ordre semble être: «à chacun sa revue».²⁴ On pourrait également suivre la constitution d'un champ artistique où chaque spécialité ou école prend la parole.²⁵

Un certain silence éditorial se fera au tournant des années soixante-dix. Signe d'incertitude? Naîtront à peu près sans présentation des revues qui feront pourtant époque: *Les Herbes rouges* (△1968); *OVO* (△1970) et *Nouveau Cinéma québécois* (△1968). L'éditorial de *Hobo-Québec* (△1970) manquera tellement de structure que mieux vaut dire qu'il n'y en a pas! Ailleurs, c'est le déluge, l'opulence: dans *L'Illettré* (△1970), chaque article se prend pour une présentation.

Après un creux, réapparaissent les éditoriaux; chacun essaie désormais de reconstituer autour de lui la place publique en menant son propre combat. Un thème sera omniprésent: la nécessité d'une «presse libre et indépendante». *Mainmise* (△1970) donne le ton et s'adresse d'abord aux «chers lapidophiles des 2 703 sexes et autres». La décennie sera en effet celle des 2 703 sectes et autres!

La lutte pour l'affirmation nationale a pris fin ou du moins, avec le développement de l'État québécois, a atteint un seuil; se disloque le «front commun» modernisateur, et peuvent commencer à se faire jour les différences tant dans la vision de la nation que dans ce qu'on définit comme lutte prioritaire. Ainsi, *Mainmise* et la contre-culture participent au nationalisme d'une manière toute particulière:

Face à l'Europe latine, face aux États-Unis, le Québec est une ALTERNATIVE. Car il s'inscrit dans la grande marche de la contre-culture américaine sans le tas de fumier qui pollue les États-Unis. [...] Le Québec est l'ALTERNATIVE. Le Québec, c'est l'ALTERNATIVE UTOPIQUE.

Ce nationalisme n'est pas tourné vers le passé, mais vers le présent, sinon l'avenir. (On le retrouve dans *Forces*, revue de prestige publiée par Hydro-Québec, en des termes assez semblables!) *Mainmise* n'entretient aucun complexe d'infériorité lié à la grande noirceur, ni non plus de supériorité de la race. Le Québec est «montrable et sortable», contrairement à ce qu'affirmaient les fondateurs de *Socialisme 64*.

Plusieurs, déçus de la lenteur des changements espérés, se radicalisent: *Presqu'Amérique* (△1971) évoque l'«anthroposocialisme» (expression sortie en

24. Les revues universitaires ont fait l'objet d'une communication: «Les revues universitaires et l'écriture de la recherche», lors du Colloque «Écrire la recherche» (Association canadienne française pour l'avancement des sciences, Québec, 15 mai), qui devrait être publiée dans les actes de ce colloque.

25. Entre autres, l'avant-garde internationale: *Parachute* (△1975); les artistes en tant que créateurs: *Cahiers* (△1979); ou en tant que corporation: *Propos d'art* (△1981); les artistes contestataires: *Intervention* (△1978); les musées: *Musées* (△1978); les collectionneurs: *Le Collectionneur* (△1978); les étudiants en art: *ESSE* (△1984) et *Perspectives* (△1986); les galeries à but non lucratif: *Parallélogramme* (△1986); et les galeries commerciales d'art contemporain: *ETC, Montréal* (△1987)!

droite ligne des travaux d'Edgar Morin), mais c'est le marxisme-léninisme qui retient *Socialisme québécois* (↗1970), *Mobilisation* (↗1969), *Unité prolétarienne* (↗1976), ainsi que *Stratégie* (↗1972) ou *Champs d'application* (↗1974), qui intègrent la sémiologie à leur discours révolutionnaire. En même temps, le public cible change : on ne s'adresse plus à l'ensemble de la société comme au XIX^e siècle, ni même à toute l'élite comme on le faisait depuis les débuts de la modernité et en particulier à travers la place publique.

Stratégie se veut à la fois un groupe de recherche et une revue destinée à tous les groupes de travail opérant dans un champ voisin du nôtre. [...] Nous ne voudrions certes pas surestimer le caractère subversif que peut avoir ce travail et privilégier à tout prix ce champ d'action.

Bien qu'ils semblent très sûrs d'eux et convaincus d'avoir raison, parfois, avec le recul, on se demande à quoi prétendaient les rédacteurs.

Il ne s'agit pas ici d'une manifestation visant à produire une théorie générale des divers champs théoriques et application dans la pratique idéologique québécoise, et plus particulièrement la littérature comme champ privilégié de l'idéologie, mais de mise en place d'un dispositif de diffusion textuelle (essais, pratiques d'écriture, discours philosophique, politique, musique contemporaine...)

dispositif sans coordonnées d'unité

textes exposés à la dérive

objets de circulation parmi d'autres relevant chacun de sa propre production idéologique

Fonction critique, dé-construction des formes déterminées et exploitées par l'idéologie dominante sans que celle-ci puisse cerner l'objet dans l'éparpillement. De ce projet initial, se dégageront des instances. Ainsi le jeu se précisant. (*Champs d'application*.)

L'année suivante, *Chroniques*, destinée d'abord à « la couche intellectuelle de la petite bourgeoisie », se lance dans la critique artistique en général et celle de la culture de masse en particulier. Ces revues débattront, implicitement et explicitement, l'autonomie relative des intellectuels par rapport au parti, et l'importance relative d'un champ de lutte en regard d'un autre, par exemple, la lutte des femmes et la lutte ouvrière ou nationale. Au fil de ces discussions, la place publique se défait : on ne s'entend plus sur l'objet en litige, on entretient des dialogues de sourds, on se spécialise, on adopte un vocabulaire, pour ne pas dire un jargon, ésotérique, on interpelle un public de plus en plus restreint plutôt que « l'honnête homme ».

C'est l'époque, non plus de l'écriture, mais de la « pratique textuelle », contre laquelle réagira dans un ras-le-bol bien senti *Cul-Q* (↗1973). Mais ce n'est qu'en 1977 que le malaise éclate véritablement : *La Barre du jour* devient *La Nouvelle Barre du jour* ; *Mæbius* réaffirme l'existence d'une poésie d'émotion par opposition au formalisme. À ce dernier succède la subjectivité ; au sujet rationnel de la modernité, les sujets multiples de la postmodernité. L'année marque en ce sens la fin d'une époque, celle du modernisme/formalisme en littérature, on pourrait même dire celle de la poésie, puisqu'elle n'engendra presque plus aucune revue par la suite. Avec la fin de l'ère de la modernité, le couchant de cette décennie connaît une

certaine institutionnalisation de la littérature québécoise et de sa critique: en 1976, *Lettres québécoises* et *Jeu*, et, en 1979, *La Grande Réplique* et *Spirale*.

Le changement de préoccupations ne se fait pas sentir qu'en littérature. Le monde des idées commence à réclamer une nouvelle voie, une synthèse du marxisme, du nationalisme et de la contre-culture. Ainsi Le Q-Lotté (△1976) se réclamera de l'anarchie, *Possibles* (△1976), de l'autogestion, *Le Temps fou* (△1978), du remplacement, mais au fond c'est de la même chose qu'il est question, et qu'on trouvera dans *Zone libre* (△1977), dans *Interventions critiques en économie politique* (△1978) ou dans les *Cahiers du socialisme* (△1978).

Le temps fou (la revue) arrive, mais on sait bien que le temps est fou depuis longtemps. [...] Il est des évidences qui exigent une longue période d'observation avant de pouvoir être constatées dans toute leur ampleur. Celle qui nous occupe est la misère intellectuelle qui a suivi, après 1970, l'effondrement du nationalisme révolutionnaire québécois né au début des années 60. [...] Aujourd'hui, nous ne possédons plus de vérités articulées les unes aux autres et formant une belle «grille d'analyse» pour interpréter le monde et le refaire. Nous n'avons plus qu'une somme d'expériences, de connaissances partielles et, peut-être, une bonne dose d'humanité en plus. [...] La génération du Baby boom de l'après-guerre arrive aujourd'hui à la trentaine. [...] ou bien nous nous enlisons — et la société avec nous — dans le conservatisme et la normalisation [...] ou bien nous donnons une impulsion renouvelée aux espoirs de changement. Nous ne pouvons que ressentir alors l'urgence de repenser de fond en comble les fondements de la contestation de l'ordre établi, lequel n'est pas moins désordonné qu'autrefois.

Le mode d'action des intellectuels s'affirme explicitement comme intellectuel. L'engagement va de soi, mais il faut le (re)penser d'abord, ce qui entraîne un retrait plus ou moins prononcé de l'arène politique et sociale au profit de la scène spécifiquement intellectuelle. Ici, cette position est clairement assumée, contrairement aux revues marxistes-léninistes où elle était implicite: la tâche révolutionnaire est d'abord intellectuelle; la révolution, et donc le champ politique en son entier, est subordonné à l'intellectuel, renversement complet depuis le siècle dernier, mais en continuité avec l'ère de la modernité.

En fait, on pourrait dire qu'avec cet éditorial du *Temps fou* s'achève la modernité québécoise. Une autre génération prend le relais, se pense comme un tout. Avec *La Relève* (△1934), *Cité Libre* (△1950) et *Parti pris* (△1963), on pourrait croire que les générations d'intellectuels au Québec sont de quinze ans... Notons que ceux qui prennent la parole pendant la «première», puis la «vraie» révolution tranquille, ont plutôt vingt ans et sont associés à des mouvements littéraires, alors que les deux autres générations atteignent la trentaine et qu'ils s'en tiennent au sociopolitique.

L'équipe du *Temps fou* ne proclame pas simplement l'urgence de repenser les fondements de la critique sociale (et, en cela, elle rejoint *La Relève*), mais elle ressent douloureusement que ce devoir incombe à sa génération. Son action se situera avant tout dans le domaine intellectuel avec un ultime soubresaut pour recomposer la place publique. Il ne s'agit plus de jouer à l'élite éclairée, mais de se remettre soi-même en question. Ce sentiment de responsabilité ne s'était pas

manifesté de cette façon chez les générations précédentes. Obligation d'autant plus dérangeante qu'on porte le fardeau des actions —et des échecs— passés. Au fil des éditoriaux des quatre générations, on note que la proportion consacrée au jugement de la génération précédente s'accroît, tout comme la virulence et la précision de la critique, à mesure que s'accumulent les expériences. Peut-on à cet égard parler de place publique «transgénérationnelle»? *Le Temps fou* rejoint aussi *La Relève* dans sa préoccupation pour la dimension spirituelle qu'on avait évacuée entre-temps. En un sens, c'est une époque qui s'achève.

Les intellectuels ne se tairont pas; s'ils ne proposent plus de solutions, ils réfléchissent à voix haute, cherchant une nouvelle avenue:

Mais sans tomber dans l'ouvriérisme, les intellectuel(le)s critiques doivent non seulement partir du concret et revenir au concret dans leurs analyses, mais aussi rompre leur isolement et leur individualisme. [...] Tous rejettent le sectarisme et l'obscurantisme autant des exégèses dogmatiques de Marx que les apologes académiques des néo-classiques. (*Interventions critiques en économie politique.*)

La référence implicite à l'université est importante. En fait, les intellectuels qu'on blâme en 1978 sont en grande partie, soit des universitaires, soit des gens qui ont fréquenté l'université et en ont gardé «un stigmate»: leur langage abstrait. Les générations précédentes avaient séjourné plus ou moins longtemps à l'université, mais ne s'identifiaient pas explicitement à ce milieu, ni ne s'y associaient dans les débats. Le diagnostic global est sévère: l'échec à la fois d'un certain type d'engagement de l'intellectuel, dans l'État ou dans les organismes de gauche, et celui du discours universitaire.

Et les revues nationalistes? Très peu dans cette décennie préréférendaire choisissent le nationalisme comme cause centrale; pour la plupart cela va de soi et on n'insiste pas. Mentionnons tout de même *Nouvelles Recherches québécoises* (N.R.C.) et *Monongahéla*, toutes deux de 1978. Si la question nationale fait silence après le Référendum, on peut aussi bien parler de mutisme préréférendaire sur le sujet, dans les premiers éditoriaux toujours, et les revues sont nombreuses pendant cette décennie.

La logique du corpus oblige à effectuer une coupure vers 1978-1979, tant du côté des revues littéraires et artistiques que de celui des revues d'idées. Quatre générations se sont affirmées dans cette modernité québécoise: *La Relève*, *Cité libre*, *Parti pris* et *Le Temps fou*. Le genre littéraire privilégié est la poésie qui, de lyrique dans la première période, prend parti, puis devient formaliste. On peut suivre les avatars du sujet de la modernité, qui s'affirme, s'engage, devient expert, puis hésite avant de se dissoudre dans les années quatre-vingt en une multitude de sujets «situés et datés», mais dont le lieu et l'heure ne coïncident plus nécessairement.

C. — *La société duale*

Enfin, la période actuelle est la troisième de l'histoire des intellectuels, parfois qualifiée de postmoderne. La figure de l'intellectuel devient floue. De plus en plus nombreux sont ceux qui se réclament de ce titre; se multiplient les discours sectoriels, sans visées prophétiques, sans la prétention de parler à tous, au nom de tous. De la sorte, il n'y a plus ni place publique, ni même intention d'en recréer une. La génération d'intellectuels impliquée dans les années soixante ou soixante-dix se retire de l'action; si elle s'engage, c'est dans l'académisme ou dans l'érudition. D'autres qui n'ont plus foi dans les grands discours explorent les pratiques. Le récit est le genre littéraire privilégié qui s'exprime non seulement dans la nouvelle, mais aussi dans les « paralittératures »: science-fiction et bande dessinée (B.D.). En fait, si 1978 voit le chant du cygne de la modernité avec *Le Temps fou*, la parution en 1979 de *Imagine* et de *Solaris*, deux revues de science-fiction, et de *Croc*, marque bien qu'on entre dans une nouvelle ère.

Ce qui frappe surtout au tournant des années quatre-vingt, c'est la « dualisation » du champ des revues et des intellectuels. La polarisation de la décennie précédente affectait essentiellement les idéologies, alors que la dualisation concerne aussi bien les générations, les idéologies et les types de revues, que les genres et les procédés techniques (photocopie contre quadrichromie). Si les jeunes parlent, c'est à la faveur de l'Année internationale de la jeunesse ou à travers les programmes d'aide à la jeunesse; ce n'est pas tant une génération autoproclamée que définie par ses aînés. Le Québec préoccupe encore les intellectuels, mais ils s'intéressent aussi à son insertion dans le monde par leurs soucis pour l'écologie, le pacifisme, « l'interculturel ».

On pourrait caractériser cette époque de deux façons. Premièrement par l'affirmation des « différences », des altérités. Surgit la parole féministe, régionaliste, interculturelle. Chez les femmes, après la lutte pour l'affirmation du mouvement²⁶ dans les années soixante-dix, une segmentation se manifeste dans les rangs: femmes « anarchistes » dans *La Vie en rose* (◊1980); femmes en régions dans *Marie-géographie* (◊1984); femmes immigrantes dans *La Parole métèque* (◊1987); femmes universitaires dans *Recherches féministes* (◊1988). La deuxième caractéristique de la période, au-delà de l'affirmation des variantes, serait la dualisation du champ avec, face à face, d'une part, l'érudition (*Sonances*, ◊1981; *Trois*, ◊1985) et la quadrichromie (*Inter*, ◊1984; *ETC*, Montréal, ◊1987), et, d'autre part, des revues plus ou moins autoéditées grâce au traitement de texte et à la photocopie (*NEX*, ◊1985; *Sextant*, ◊1986). Les moyens techniques dont on dispose sont en corrélation directe avec l'âge.

26. Avec *Québécoises, deboutte!* (◊1972), *Têtes de pioche* (◊1976), *Pluri-elles* (◊1978), *Des luttes et des rires de femmes* (◊1979) et *La Gazette des femmes* (◊1979), publiée par le Conseil du statut de la femme.

Reprenons systématiquement. Du côté des revues d'idées, mentionnons celles «de droite» ou néo-libérales, comme *L'Analyste* (↵1983) ou *Liberté magazine* (↵1980), qui se donnent la mission de répandre cette pensée. En fait, on critique l'État, autant à droite qu'à gauche. Lui fait face l'entreprise, selon les néo-libéraux, et la vie quotidienne pour les néo-militants.

Il nous faut parler de nos vies quotidiennes [...] de la nécessité de donner une vigueur nouvelle à nos organisations, parfois devenues lourdes, inefficaces, à cause de leurs structures, de leurs formes de lutte et de revendication traditionnelles, à cause de leur incapacité à tenir compte des problèmes quotidiens et «privés» de leurs militants. [...] Il nous faut réapprendre à nous écouter, à laisser coexister des paroles plurielles, sans ligne juste qui les traverserait toutes. (*Presse libre*, 1981.)

De nouveaux thèmes préoccupent les intellectuels, sous-jacents aux réflexions sur le quotidien : les rapports entre les hommes et les femmes, entre le travail domestique et le travail tout court. Les intellectuels sont désormais des êtres sexués qui peinent et jouissent à la rédaction de leurs revues.

Si nous voulons faire une revue ouverte, s'inscrivant dans le cadre d'un projet politique et intellectuel explicite, l'on ne saurait cacher, au risque de retomber dans une certaine schizophrénie, que nous ne faisons pas seulement une revue pour les autres mais aussi pour nous, comme condition de notre survie intellectuelle, ballon d'oxygène, instrument d'une production intellectuelle et du plaisir qui s'y rattache. Pourquoi le cacher ? À vouloir dans le passé refuser de reconnaître l'investissement personnel et ludique qui entre nécessairement dans tout projet intellectuel, trop nombreux sont ceux qui se sont brûlés et tous n'en sont pas revenus. C'est une leçon fondamentale que nous a apportée le mouvement féministe. (*Conjoncture politique au Québec*, 1982.)

Si la politique retient toujours l'attention, elle est désormais médiatisée par des sujets. Parler de politique et de société est impossible sans parler de soi. Dans le même sens, la cause des revues d'idées se spécialise : *Objection* (↵1982), revue fondée par un groupe d'avocats, s'intéresse aux droits de la personne ; *Option paix* (↵1983), comme son nom l'indique, est une revue pacifiste. *Humus* (↵1985), créée par le Mouvement pour l'agriculture biologique, deviendra, en 1989, *L'Écologie*, première publication canadienne sur papier recyclé et avec encre biodégradable, ce dont ses graphistes tireront avantageusement parti. En 1985, un ancien du *Temps fou* lance le *Guide-ressources* qui se consacre principalement aux thérapies douces. *La Calotte* (↵1983) prend la défense des patients psychiatriques et des ex-psychiatisés devant l'institution médicale. *Hérésies* (↵1986) et *Qui-vive* (↵1985) entendent persévérer dans l'analyse des pratiques de changement amorcée dans *Le Temps fou* en 1978, tout comme, dans un autre registre, *Idées et pratiques alternatives* en 1983.

Aujourd'hui le fardeau de la preuve revient d'abord aux adeptes du changement. [...] L'absence institutionnalisée des femmes et des jeunes des centres de décision entretient l'immobilité et l'allergie aux idées neuves. Car au Québec nous avons changé les gens au pouvoir sans changer le pouvoir. [...] Au-delà des idées elles-mêmes, il faut parfois s'interroger sur ce qui arrête ceux qui pourraient les prôner. Nous découvrirons alors les barrières à faire sauter. Le reste est question de courage. (*Qui-vive*.)

Comme on se méfie des mots, des discours, on privilégie l'action. Cette génération « sans futur » a parfois le sentiment de se heurter à des tabous. *Contre-temps* (△1984) est le nom que se donne un groupe de jeunes écologistes. Du tabou, il n'y a qu'un pas à sa transgression, aux révoltes et à l'hérésie.

Pour nous, la disponibilité à la liberté n'est saisissable que dans l'acte, dans le moment où, effectivement, concrètement, sans discours le plus souvent, il y a déconstruction des rapports sociaux dominants. Il n'y a pas d'avenir, il n'y a que le présent. (*Hérésies.*)

D'anciens membres de groupes marxistes-léninistes fondent *Révoltes* (△1983) et *Rêves en couleur* (△1984). Dans les deux cas on souligne le pluralisme et la « sexuation » des membres du collectif.

Silence des intellectuels ? Certes non. Mais nul ne prétend recréer la place publique. On avait perdu la foi en Dieu dans les années cinquante, désormais on ne croit même plus aux lois de l'histoire. La question nationale semblant réglée, on embrasse d'autres causes. Les intellectuels des années quatre-vingt se consacrent au présent, non plus seulement à celui du Québec. La « planétarisation » des intérêts se manifeste à travers le pacifisme, l'écologie et l'ouverture à l'interculturel. Cependant, la Terre n'est pas encore pour autant un village global, une place publique transculturelle ou transnationale.

L'interculturel participe à un renouveau culturel, à une redéfinition du Québec en dehors des paramètres traditionnels.²⁷ *Nouvelle Optique* (△1971) part le bal. *Dérives* (△1975) maintient le cap pendant de belles années ; *Alternatives caraïbes* voit le jour en 1979 ; *Jonathan* (△1981) donne la parole à la communauté juive francophone ; la revue du centre Monchanin fait une percée sous le nouveau titre *Interculture* (△1981) ; *Humanitas* (△1983) se veut la revue des réfugiés politiques et *Humanitas littéraire* (△1989), celle des écrivains néo-québécois ; et *Est-Ouest*, la même année, se consacre aux écrivains de l'Europe de l'Est. *Vice versa* (△1983) est très représentative de ce mouvement culturel et de l'effervescence produite par l'émergence de nouveaux genres littéraires et d'une nouvelle esthétique dont on trouve écho sous un titre comme *L'Œil rechargeable* (△1985), « organe de la nouvelle culture ». *L'Immédiat* (△1984) caractérise la décennie comme celle de « l'impro » théâtrale et picturale. On ne vit plus dans le présent, mais à la limite, dans l'instant. Ceux qui prennent la parole ne peuvent être taxés de morosité ni d'absence de vision.

Renouvellement, tel est le maître-mot de cette première édition de *Vice-Versa*. [...] Nous voulons enquêter, nous voulons retracer, nous voulons critiquer, nous voulons imaginer, tout ceci à travers un modèle souple, qui peut porter la marque de l'intellectuel inspiré, de l'immigrant fraîchement débarqué ou du Québécois de vieille souche. [...] Bien sûr, cet effort part d'abord et avant tout des besoins des rédacteurs qui ont pour la plupart un pied dans la réalité italo-québécoise et les deux autres dans celle nord-américaine. Mais nous sommes convaincus qu'une telle intervention servira, sinon à définir un espace, du moins à l'identifier comme l'une des intersections vitales de notre société et de bien d'autres.

27. Cela mériterait en soi un long développement, esquissé dans : FORTIN, 1990.

Dans cette vague de renouveau, l'image est dans l'air. Déjà en 1973, avions-nous plusieurs revues de B.D. : *Capitaine Kébek*; *L'Hydrocéphale illustré* qui devient *L'Hydrocéphale entêté, ma(r)de in Québec*. Puis en 1974, *Requiem* combine science-fiction et fantastique. En 1977, *Baloune* naît de la rencontre de dix dessinateurs au II^e festival de la B.D. de Montréal. *Pour ta belle gueule d'ahuri*, revue de bandes dessinées mariant science-fiction et fantastique, sort dans la vieille capitale en 1979, la même année que *Solaris*, *Imagine* et *Croc*. Dans les années quatre-vingt, la B.D. prolifère : *Sextant* (↵1986); *Enfin bref* (↵1986) qui s'autoédite à Québec; *Bamboo et Pandore*, en 1987. L'image a bien changé depuis l'époque de *Mainmise*, mais elle envahit la page, pas seulement celle de la B.D. L'autoédition facilite cette inventivité. Le graphisme doit être novateur s'il veut bien sortir à la photocopie : *Stamp-axe* (↵1986) et *Division Z* (↵1987). Comme on dit à la fin des bandes dessinées, tout cela est certainement à suivre !

C'est du côté de la création littéraire que le renouveau est le plus manifeste, et la dualisation, la plus apparente : les revues de poésie *Lèvres urbaines* (↵1983) et *Modern'* (↵1985) sont fondées respectivement par Claude Beausoleil et Lucien Francœur, professeurs au niveau collégial. Leurs élèves créeront *X.Y.Z.* (↵1985) qui entend se consacrer à la nouvelle, tout comme *Stop* (↵1986) et *Hop* (↵1988). *NEX* (↵1985), pour sa part, projette de rendre compte des « nouvelles expressions » au sens large. La brièveté de ces titres correspondrait-elle à celle de leurs nouvelles, à l'instantanéité ?

Renouveau ? Renaissance ? Effervescence ! Aussi bien dans la bande dessinée, dans la science-fiction que dans le récit. Mais certes pas silence. La multiplication de ces modes d'expression crée un bruit de fond que nul ne parvient à transcender. Serait-ce la marque de l'époque postmoderne ?

*
* *

Si ce survol fut très rapide, et trop nombreuses les revues laissées de côté, il ne s'en dégage pas moins un portrait des intellectuels québécois et de leur rapport avec le politique.

La première période de l'histoire des revues québécoises correspond au XIX^e siècle et au tout début du XX^e : le champ intellectuel est un sous-produit du champ politique. Les fondateurs de revues s'adressent à tous, se situent d'emblée dans l'histoire, dans le progrès. Le genre littéraire est l'histoire ; on pourrait donc parler de fondation et d'affirmation du sujet québécois. Arrive la coupure quand, avec la modernité, l'intellectuel s'affranchit du politique.

La deuxième va de la fin de la Première Guerre à la veille du Référendum : les intellectuels forment une avant-garde éclairée qui s'adresse avant tout à l'élite.

L'accent porte sur le présent du Québec. Se crée, puis s'estompe une place publique. Le champ intellectuel en viendra graduellement à englober le champ politique. Selon le vocabulaire des années 1930, «les idées mènent le monde»; dans celui des années soixante-dix, on dira que le politique est subordonné à l'intellectuel. En même temps que le sujet de la poésie, se pose l'expert. Une deuxième coupure survient quant tout le monde devient intellectuel et prend la parole, quand les causes se multiplient.

La période actuelle, la dernière, c'est l'explosion des créneaux. On se situe dans un présent, à la fois instantané et mondial, toujours soucieux de la destinée du Québec, un des peuples de la Terre. L'ouverture planétaire se fait surtout par les jeunes et grâce à l'écologie. La dualisation de la société s'accélère. Le sujet rationnel de la modernité laisse la place à des sujets irréductiblement situés et datés, distincts les uns des autres et explorant ces différences; pour ce faire, la nouvelle est le genre littéraire privilégié. Une fois parcourues dans les deux époques antérieures toutes les modalités de rapport du monde politique au monde intellectuel, après que l'un ait provisoirement englobé l'autre, ils se dissocient. Quand tout le monde se dit et se veut intellectuel, c'est la définition de l'intellectuel qui est à revoir, et la modernité qui s'éclipse au profit de la postmodernité.

Andrée FORTIN

*Département de sociologie,
Université Laval.*

ANNEXE

1. Chronologie partielle des revues*

1806	<i>Canadien</i>	1918	<i>Nigog (Le)</i>
1817	<i>Aurore (L')</i>		<i>Quartier latin (Le)</i>
1818	<i>Abeille canadienne (L')</i>		<i>Terroir (Le)</i>
1819	<i>Courrier du Bas-Canada (Le)</i>	1919	<i>Béret (Le)</i>
1825	<i>Bibliothèque canadienne (La)</i>		<i>Revue moderne (La)</i>
1826	<i>Minerve (La)</i>		<i>Revue nationale (La)</i>
	<i>Sentinelle (La)</i>	1922	<i>Cahiers de Turc (Les)</i>
1836	<i>Glaneur (Le)</i>	1925	<i>Actualité économique</i>
1839	<i>Aurore des Canadas (L')</i>	1929	<i>Opinions</i>
1840	<i>Jean-Baptiste (Le)</i>	1934	<i>Ordre (L')</i>
	<i>Mélanges religieux</i>		<i>Relève (La)</i>
1842	<i>Encyclopédie canadienne (L')</i>		<i>Vivre</i>
1847	<i>Avenir (L')</i>	1935	<i>Idées (Les)</i>
1849	<i>Moniteur canadien (Le)</i>		<i>Renaissance (La)</i>
1852	<i>Pays (Le)</i>	1936	<i>Émérillon (L')</i>
1854	<i>Patrie (La)</i>		<i>Indépendance (L')</i>
1855	<i>National (Le)</i>		<i>Pamphlets de Valdombre (Les)</i>
1860	<i>Artiste (L')</i>		<i>Survie</i>
1861	<i>Gazette des campagnes (La)</i>	1937	<i>Jour (Le)</i>
	<i>Soirées canadiennes (Les)</i>	1940	<i>Regards</i>
1863	<i>Beaux-arts</i>	1941	<i>Amérique française</i>
	<i>Foyer canadien (Le)</i>		<i>Relations</i>
1864	<i>Revue canadienne (La)</i>	1943	<i>Gants du ciel</i>
1866	<i>Canada musical (Le)</i>	1948	<i>Refus global</i>
1867	<i>Lanterne (La)</i>	1950	<i>Cité libre</i>
	<i>Nouveau Monde (Le)</i>		<i>Relations industrielles</i>
	<i>Vérité (La)</i>	1951	<i>Place publique</i>
1868	<i>Naturaliste canadien (Le)</i>		<i>Service social</i>
1870	<i>Opinion publique (L')</i>	1952	<i>Contributions à l'étude des sciences de l'homme</i>
1876	<i>Foyer domestique (Le)</i>	1954	<i>Écrits du Canada français</i>
1877	<i>Revue de Montréal (La)</i>	1956	<i>Vie des arts</i>
1878	<i>Gazette du commerce et littéraire</i>	1957	<i>Cahiers de la Nouvelle-France (Les)</i>
1881	<i>Vérité (La)</i>		<i>Laurentie</i>
1882	<i>Nouvelles Soirées canadiennes</i>		<i>Tradition et progrès</i>
1883	<i>Figaro (Le)</i>	1959	<i>Liberté</i>
1888	<i>Canada français (Le)</i>		<i>Nation nouvelle</i>
1889	<i>Samedi (Le)</i>		<i>Québec libre (Le)</i>
1890	<i>Iroquois (L')</i>		<i>Revue socialiste (La)</i>
1891	<i>Canada-Revue (Le)</i>	1962	<i>Communauté chrétienne</i>
1892	<i>Écrin littéraire (L')</i>		<i>Maintenant</i>
1894	<i>Réveil (Le)</i>	1963	<i>Cognée (La)</i>
1896	<i>Avant-garde (L')</i>		<i>Lettres et écritures</i>
1902	<i>Nouvelle-France (La)</i>		<i>Parti pris</i>
1917	<i>Action française (L')</i>		

* Nous ne retenons que les titres mentionnés dans l'article.

- | | | | |
|------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1964 | <i>Révolution québécoise</i>
<i>Socialisme 64</i> | 1978 | <i>Musées</i>
<i>Nouvelles Recherches québécoises</i>
<i>(N.R.Q.)</i>
<i>Pluri-elles</i>
<i>Temps fou (Le)</i> |
| 1965 | <i>Aujourd'hui-Québec</i>
<i>Barre du jour (La)</i> | 1979 | <i>Alternatives caraïbes</i>
<i>Cahiers</i>
<i>Croc</i>
<i>Des luttes et des rires de femmes</i>
<i>Grande Réplique (La)</i>
<i>Imagine</i>
<i>Pour ta belle gueule d'ahuri</i>
<i>Solaris</i>
<i>Spirale</i> |
| 1966 | <i>Cahiers de Cité libre</i>
<i>Culture vivante</i> | 1980 | <i>Liberté magazine</i>
<i>Vie en rose (La)</i> |
| 1967 | <i>Forces</i>
<i>Quoi</i>
<i>Sexus</i> | 1981 | <i>Interculture</i>
<i>Jonathan</i>
<i>Presse libre</i>
<i>Propos d'art</i>
<i>Sonances</i> |
| 1968 | <i>Herbes rouges (Les)</i>
<i>Mutation</i>
<i>Nouveau Cinéma québécois</i> | 1982 | <i>Conjoncture politique au Québec</i>
<i>Nuit blanche</i>
<i>Objection</i> |
| 1969 | <i>Mobilisation</i>
<i>Q.L.</i> | 1983 | <i>Analyste (L')</i>
<i>Calotte (La)</i>
<i>Humanitas</i>
<i>Idées et pratiques alternatives</i>
<i>Lèvres urbaines</i>
<i>Option paix</i>
<i>Révoltes</i>
<i>Vice versa</i> |
| 1970 | <i>Claque (La)</i>
<i>Hobo-Québec</i>
<i>Illettré (L')</i>
<i>Mainmise</i>
<i>OVO</i>
<i>Socialisme québécois</i> | 1984 | <i>Contre-temps</i>
<i>ESSE</i>
<i>Immédiat (L')</i>
<i>Inter</i>
<i>Marie-géographie</i>
<i>Rêves en couleur</i> |
| 1971 | <i>Nouvelle Optique</i>
<i>Presqu'Amérique</i> | 1985 | <i>Guide-ressources</i>
<i>Humus</i>
<i>Modern'</i>
<i>NEX</i>
<i>Œil rechargeable (L')</i>
<i>Qui-vive</i>
<i>Trois</i>
<i>X.Y.Z.</i> |
| 1972 | <i>Québécoises, deboutte!</i>
<i>Rivegauche</i>
<i>Stratégie</i> | 1986 | <i>Enfin bref</i>
<i>Hérésies</i>
<i>Parallélogramme</i>
<i>Perspectives</i>
<i>Sextant</i>
<i>Stamp-axe</i> |
| 1973 | <i>Capitaine Kébek</i>
<i>Cul-Q</i>
<i>Hydrocéphale entêté, ma(r)de in Qué-</i>
<i>bec (L')</i>
<i>Hydrocéphale illustré (L')</i> | | |
| 1974 | <i>Champs d'application</i>
<i>Requiem</i> | | |
| 1975 | <i>Chroniques</i>
<i>Dérives</i>
<i>Parachute</i> | | |
| 1976 | <i>Focus</i>
<i>Jeu</i>
<i>Lettres québécoises</i>
<i>Possibles</i>
<i>Q-Lotté (Le)</i>
<i>Têtes de pioche</i>
<i>Unité prolétarienne</i> | | |
| 1977 | <i>Baloune</i>
<i>Mœbius</i>
<i>Nouvelle Barre du jour (La)</i>
<i>Zone libre</i> | | |
| 1978 | <i>Cahiers du socialisme</i>
<i>Collectionneur (Le)</i>
<i>Intervention</i>
<i>Interventions critiques en économie</i>
<i>politique</i>
<i>Monongahéla</i> | | |

- | | | | |
|------|----------------------------|------|------------------------------|
| 1986 | <i>Stop</i> | 1988 | <i>Hop</i> |
| 1987 | <i>Bamboo</i> | | <i>Recherches féministes</i> |
| | <i>Division Z</i> | 1989 | <i>Écologie (L')</i> |
| | <i>ETC, Montréal</i> | | <i>Est-Ouest</i> |
| | <i>Pandore</i> | | <i>Humanitas littéraire</i> |
| | <i>Parole métèque (La)</i> | | |

2. Liste alphabétique des revues

- | | |
|---------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------|
| <i>Abeille canadienne (L')</i> , 1818 | <i>Cul-Q</i> , 1973 |
| <i>Action française (L')</i> , 1917 | <i>Culture vivante</i> , 1966 |
| <i>Actualité économique</i> , 1925 | <i>Dérives</i> , 1975 |
| <i>Alternatives caraïbes</i> , 1979 | <i>Des luttes et des rires de femmes</i> , 1979 |
| <i>Amérique française</i> , 1941 | <i>Division Z</i> , 1987 |
| <i>Analyste (L')</i> , 1983 | <i>Écologie (L')</i> , 1989 |
| <i>Artiste (L')</i> , 1860 | <i>Écrin littéraire (L')</i> , 1892 |
| <i>Aujourd'hui-Québec</i> , 1965 | <i>Écrits du Canada français</i> , 1954 |
| <i>Aurore (L')</i> , 1817 | <i>Émérillon (L')</i> , 1936 |
| <i>Aurore des Canadas (L')</i> , 1839 | <i>Encyclopédie canadienne (L')</i> , 1842 |
| <i>Avant-garde (L')</i> , 1896 | <i>Enfin bref</i> , 1986 |
| <i>Avenir (L')</i> , 1847 | <i>ESSE</i> , 1984 |
| <i>Baloune</i> , 1977 | <i>Est-Ouest</i> , 1989 |
| <i>Bamboo</i> , 1987 | <i>ETC, Montréal</i> , 1987 |
| <i>Barre du jour (La)</i> , 1965 | <i>Figaro (Le)</i> , 1883 |
| <i>Beaux-arts</i> , 1863 | <i>Focus</i> , 1976 |
| <i>Béret (Le)</i> , 1919 | <i>Forces</i> , 1967 |
| <i>Bibliothèque canadienne (La)</i> , 1825 | <i>Foyer canadien (Le)</i> , 1863 |
| <i>Cahiers</i> , 1979 | <i>Foyer domestique (Le)</i> , 1876 |
| <i>Cahiers de Cité libre</i> , 1966 | <i>Gants du ciel</i> , 1943 |
| <i>Cahiers de la Nouvelle-France (Les)</i> , 1957 | <i>Gazette des campagnes (La)</i> , 1861 |
| <i>Cahiers de Turc (Les)</i> , 1922 | <i>Gazette du commerce et littéraire</i> , 1778 |
| <i>Cahiers du socialisme</i> , 1978 | <i>Glaneur (Le)</i> , 1836 |
| <i>Calotte (La)</i> , 1983 | <i>Grande Réplique (La)</i> , 1979 |
| <i>Canada français (Le)</i> , 1888 | <i>Guide-ressources</i> , 1985 |
| <i>Canada musical (Le)</i> , 1866 | <i>Herbes rouges (Les)</i> , 1968 |
| <i>Canada-Revue (Le)</i> , 1891 | <i>Hérésies</i> , 1986 |
| <i>Canadien</i> , 1806 | <i>Hobo-Québec</i> , 1970 |
| <i>Capitaine Kébek</i> , 1973 | <i>Hop</i> , 1988 |
| <i>Champs d'application</i> , 1974 | <i>Humanitas</i> , 1983 |
| <i>Chroniques</i> , 1975 | <i>Humanitas littéraire</i> , 1989 |
| <i>Cité libre</i> , 1950 | <i>Humus</i> , 1985 |
| <i>Claque (La)</i> , 1970 | <i>Hydrocéphale entêté, ma(r)de in Québec (L')</i> , 1973 |
| <i>Cognée (La)</i> , 1963 | <i>Hydrocéphale illustré (L')</i> , 1973 |
| <i>Collectionneur (Le)</i> , 1978 | <i>Idées (Les)</i> , 1935 |
| <i>Communauté chrétienne</i> , 1962 | <i>Idées et pratiques alternatives</i> , 1983 |
| <i>Conjoncture politique au Québec</i> , 1982 | <i>Illettré (L')</i> , 1970 |
| <i>Contre-temps</i> , 1984 | <i>Imagine</i> , 1979 |
| <i>Contributions à l'étude des sciences de l'homme</i> , 1952 | <i>Immédiat (L')</i> , 1984 |
| <i>Courrier du Bas-Canada (Le)</i> , 1819 | <i>Indépendance (L')</i> , 1936 |
| <i>Croc</i> , 1979 | <i>Inter</i> , 1984 |

- Interculture*, 1981
Intervention, 1978
Interventions critiques en économie politique, 1978
Iroquois (L'), 1890
Jean-Baptiste (Le), 1840
Jeu, 1976
Jonathan, 1981
Jour (Le), 1937
Lanterne (La), 1867
Laurentie, 1957
Lettres et écritures, 1963
Lettres québécoises, 1976
Lèvres urbaines, 1983
Liberté, 1959
Liberté magazine, 1980
Mainmise, 1970
Maintenant, 1962
Marie-géographie, 1984
Mélanges religieux, 1840
Minerve (La), 1826
Mobilisation, 1969
Modern', 1985
Möbius, 1977
Moniteur canadien (Le), 1849
Monongahéla, 1978
Musées, 1978
Mutation, 1968
National (La), 1855
Nation nouvelle, 1959
Naturaliste canadien (Le), 1868
NEX, 1985
Nigog (Le), 1918
Nouveau Cinéma québécois, 1968
Nouveau Monde (Le), 1867
Nouvelle Barre du jour (La), 1977
Nouvelle-France (La), 1902
Nouvelle Optique, 1971
Nouvelles Recherches québécoises (N.R.Q.), 1978
Nouvelles Soirées canadiennes, 1882
Nuit blanche, 1982
Objection, 1982
Œil rechargeable (L'), 1985
Opinion publique (L'), 1870
Opinions, 1929
Option paix, 1983
Ordre (L'), 1934
OVO, 1970
Pamphlets de Valdombre (Les), 1936
Pandore, 1987
Parachute, 1975
Parallélogramme, 1986
Parole métèque (La), 1987
Parti pris, 1963
Patrie (La), 1854
Pays (Le), 1852
Perspectives, 1986
Place publique, 1951
Pluri-elles, 1978
Possibles, 1976
Pour ta belle gueule d'ahuri, 1979
Presqu'Amérique, 1971
Presse libre, 1981
Propos d'art, 1981
Q.L., 1969
Q-Lotté (Le), 1976
Quartier latin (Le), 1918
Québec libre (Le), 1959
Québécoises, deboutte!, 1972
Qui-vive, 1985
Quoi, 1967
Recherches féministes, 1988
Refus global, 1948
Regards, 1940
Relations, 1941
Relations industrielles, 1950
Relève (La), 1934
Renaissance (La), 1935
Requiem, 1974
Réveil (Le), 1894
Rêves en couleur, 1984
Révoltes, 1983
Révolution québécoise, 1964
Revue canadienne (La), 1864
Revue de Montréal (La), 1877
Revue moderne (La), 1919
Revue nationale (La), 1919
Revue socialiste (La), 1959
Rivegauche, 1972
Samedi (Le), 1889
Sentinelle (La), 1826
Service social, 1951
Sextant, 1986
Sexus, 1967
Socialisme 64, 1964
Socialisme québécois, 1970
Soirées canadiennes (Les), 1861
Solaris, 1979
Sonances, 1981
Spirale, 1979
Stamp-axe, 1986
Stop, 1986
Stratégie, 1972

<i>Survie</i> , 1936	<i>Vérité (La)</i> , 1881
<i>Temps fou (Le)</i> , 1978	<i>Vice versa</i> , 1983
<i>Terroir (Le)</i> , 1918	<i>Vie des arts</i> , 1956
<i>Têtes de pioche</i> , 1976	<i>Vie en rose (La)</i> , 1980
<i>Tradition et progrès</i> , 1957	<i>Vivre</i> , 1934
<i>Trois</i> , 1985	<i>X.Y.Z.</i> , 1985
<i>Unité prolétarienne</i> , 1976	<i>Zone libre</i> , 1977
<i>Vérité (La)</i> , 1867	

BIBLIOGRAPHIE

- BEAULIEU, André et al., *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université 1989 Laval, 7 vol. (1977-1989).
- BEAULIEU, André et Jean HAMELIN, *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*, Québec et Paris, Presses 1965 de l'Université Laval/Armand-Collin, xxvi + 329 p. («Cahiers de l'Institut d'histoire», 6.)
- BÉLANGER, André-J., *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement*: La Relève, 1977 la JEC, Cité libre, Parti pris, Montréal, Hurtubise H.M.H., x + 219 p.
- BOUCHARD Gérard, «Apologie et déclin de l'idéologie ultramontaine à travers le journal *Le Nouveau* 1969 *Monde*, 1967-1900», *Recherches sociographiques*, X, 2-3: 261-291.
- Cahiers Georges-Sorel* («Les revues dans la vie intellectuelle, 1885-1914»), 5: 3-141. 1987
- CHASSAY, Jean-François, «Stratégie et Chroniques: d'une gauche, l'autre», *Revue d'histoire littéraire* 1983a *du Québec et du Canada français*, 6: 79-83.
- CHASSAY, Jean-François, «Une attitude critique: *Le Canada-Revue* et *Le Réveil*», *Revue d'histoire* 1983b *littéraire du Québec et du Canada français*, 6: 27-31.
- CHASSAY, Jean-François, «Notre première revue: *L'Opinion publique*, 1870-1883», *Voix et images*, 1984 IX, 2: 131-142.
- DE BONVILLE, Jean, *La presse québécoise de 1884 à 1914: genèse d'un média de masse*, Québec, 1988 Presses de l'Université Laval, xi + 416 p.
- DEMERS, Jeanne et Line McMURRAY, *L'enjeu du manifeste, le manifeste en jeu*, Longueuil, Préambule, 1986 157 p.
- DEMERS, Jeanne et Line McMURRAY, *L'inframanifeste illimité*, Montréal, Nouvelle barre du Jour, 94 p. 1987
- Des luttes et des rires de femmes* («Sans fleurs ni couronnes. Bilan des luttes et des rires de femmes»), 1982 173 p.
- DUCHASTEL, Jules, «Mainmise: la nouvelle culture en dehors de la lutte des classes», *Chroniques*, 1976 18/19: 38-58.
- DUCHASTEL, Jules, «La contre-culture, l'exemple de *Mainmise*», dans: Jacques PELLETIER (dir.), 1986 *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 1970 au Québec*, Montréal, Université du Québec à Montréal, pp. 61-81, («Les Cahiers du Département d'études littéraires», 5.)
- DUMONT, Fernand, «Notes sur l'analyse des idéologies», *Recherches sociographiques*, IV, 2: 155-165. 1963

- DUMONT, Fernand *et al.* (dirs), *Ideologies au Canada français, 1940-1976*, Québec, Presses de l'Université Laval, 3 vol.
1981
- DUMONT-JOHNSON, Micheline, «La parole des femmes: les revues féminines, 1938-1968», dans: 1981 Fernand Dumont *et al.* (dirs), *Idéologies au Canada français, 1940-1976*, Tome II. *Les mouvements sociaux — Les syndicats*, Québec, Presses de l'Université Laval, pp. 5-45.
- DUVAL, Louise, «Quelques thèmes idéologiques dans la revue *L'Enseignement primaire*», *Recherches* 1963 *sociographiques*, IV, 2: 201-217.
- Écrits du Canada français* («Revue culturelles et littéraires»), 67: 5-132.
1989
- Études françaises* («Littérature de combat, 1778-1810: les débuts du journalisme canadien-français»), 1969 V, 3: 249-375.
- Études françaises* («Le manifeste poétique politique»), 16, 3-4: 3-172.
1980
- FALARDEAU, Jean-Charles, «La génération de *La Relève*», *Recherches sociographiques*, VI, 2: 1965 123-133.
- FALARDEAU, Jean-Charles, «Des élites traditionnelles aux élites nouvelles», dans: Fernand DUMONT et 1966 Jean-Paul MONTMINY (dirs), *Le pouvoir dans la société canadienne-française*, Québec, Presses de l'Université Laval, pp. 131-145.
- FORTIN, Andrée, «L'autogestion en revue(s)», *Possibles*, 5, 3-4: 161-174.
1981
- FORTIN, Andrée, «Les intellectuels québécois à travers leurs revues», *La Revue des revues*, 7: 22-25.
1989
- FORTIN, Andrée, «Ici, l'autre», *Nuit blanche*, 39: 10s.
1990
- FORTIN, Andrée et ÉRIC GAGNON, «Volume 1, numéro 1», *Nuit blanche*, 23: 68-70.
1986
- FRANCOLI, Yvette, «*L'Ordre*, quotidien de culture française et de renaissance nationale», *Revue* 1983 *d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 6: 33-45.
- GAGNON, Nicole, «L'idéologie humaniste dans la revue *L'Enseignement secondaire*», *Recherches* 1963 *sociographiques*, IV, 2: 167-200.
- GALIPEAU, Pierre, «*La Gazette des campagnes*», *Recherches sociographiques*, X, 2-3: 293-322.
1969
- GARAND, Dominique, *La griffe du polémique: le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, 1989 Montréal, L'Hexagone, 235 p.
- GAUVIN, Lise, «Les revues littéraires québécoises de l'université à la contre-culture», *Études* 1975a *françaises*, 11, 2: 161-189.
- GAUVIN, Lise, «*Parti Pris*» littéraire, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 217 p.
1975b
- GENEST, Jean-Guy, «*La Lanterne*, 1868-1869», *Recherches sociographiques*, X, 2-3: 389-407.
1969
- GIGUÈRE, Richard, «*Amérique française*, 1941-1955: notre première revue de création littéraire», 1983 *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 6: 53-63.

- GUILLEMETTE, Armand, «*Le Nigog et la modernité*», *Protée*, 15, 1: 61-66.
 1987
- HAMELIN, Jean et André BEAULIEU, «Aperçu du journalisme québécois d'expression française», 1966
Recherches sociographiques, VII, 3: 305-348.
- HAYNE, David M., «*Nouvelles Soirées canadiennes, 1882-1888*», *Revue d'histoire littéraire du Québec*
 1983 *et du Canada français*, 6: 17-25.
- JULLIARD, Jacques, «Le monde des revues au début du siècle», *Cahiers Georges-Sorel*, 5: 3-9.
 1987
- La Barre du jour* («*Parti Pris*»), 31 32.
 1972
- La Petite Revue de philosophie* («Au Québec! Au XIX^e siècle!»), 8, 1: v+214 p.
 1986
- LAMONDE, Yvan, «Les revues dans la trajectoire intellectuelle du Québec», *Écrits du Canada français*,
 1989 67: 27-38.
- LAMONDE, Yvan et Esther TRÉPANIÉ, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec,
 1986 Institut québécois de recherche sur la culture, 319 p.
- LEMIRE, Maurice (dir.) et al., *Le poids des politiques: livres, lecture et littérature*, Québec, Institut
 1987 québécois de recherche sur la culture, 192 p.
- LE MOINE, Roger, «L'école littéraire de Québec, un mythe de la critique», *Livres et auteurs québécois*,
 1972 pp. 397-414.
- LIPSET, Seymour Martin et Asoke BASU, «Des types d'intellectuels et de leurs rôles politiques»,
 1975 *Sociologie et sociétés*, VII, 1: 51-90.
- Magazine littéraire* («Le rôle des intellectuels, de l'affaire Dreyfus à nos jours»), 248: 16-58.
 1987
- MAJOR, Robert, «*Parti pris*», *idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise H.M.H., 341 p.
 1979
- MELANÇON, Benoît, «Les fanzines québécois», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada*
 1983 *français*, 6: 95-98.
- MILOT, Pierre, *La camera obscura du postmodernisme: essais*, Montréal, L'Hexagone, 83 p.
 1988
- MOISAN, Clément, «Intentions manifestes cachées: présentations, déclarations et liminaires de revues
 1980 littéraires», *Études françaises*, 16, 3-4: 131-146.
- MOISAN, Clément, «Un premier regard sur *Regards*, 1940-1942», *Revue d'histoire littéraire du Québec*
 1983 *et du Canada français*, 6: 47-52.
- MONTMINY, Jean-Paul, «*L'Avenir, 1847-1852*», *Recherches sociographiques*, X, 2-3: 323-353.
 1969
- MOORE, Marie-France, «*Mainmise*: version québécoise de la contre-culture», *Recherches sociogra-*
 1973 *phiques*, XIV, 3: 363-381.
- PELLETIER, Jacques, «*La Relève*: une idéologie des années 1930», *Voix et images du pays*, V: 69-139.
 1972
- PELLETIER, Jacques, «*Stratégie*: de l'analyse des pratiques signifiantes à la lutte idéologique», dans:
 1986 Jacques PELLETIER (dir.), *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 1970 au Québec*, Montréal, Université du Québec à Montréal, pp. 41-60. («Les Cahiers du Département d'études littéraires», 5.)

- PELLETIER, Jacques, «Constitution d'une avant-garde littéraire dans les années 1970 au Québec: le moment de négation», *Études littéraires*, 20, 1: 111-130.
- POIRIER, Marcel, «Une réforme inachevée: la revue *Communauté chrétienne*, 1962-1972», dans: 1981 Fernand DUMONT et al. (dirs), *Idéologies au Canada français, 1940-1976*, Tome III. *Les partis politiques — L'Église*, Québec, Presses de l'Université Laval: 299-324.
- Recherches sociographiques* («Thèmes idéologiques»), IV, 2: 155-236.
1963
- Recherches sociographiques* («Idéologies au Canada français, 1850-1900»), X, 2-3: 145-463.
1969
- Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* («Revue littéraires du Québec»), 6: 7-246.
1983
- ROBERT, Lucie, *L'institution du littéraire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 272 p.
1989
- ROBIDOUX, Réjean, «Les Soirées canadiennes et Le Foyer canadien ou le répertoire littéraire d'une époque», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 6: 11-16.
- ROBILLARD, Yves (dir.), *Québec underground: 10 ans d'art marginal, 1962-1972*, Montréal, Médiart, 3 vol.
1973
- ROY, Fernande, *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones de Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 301 p.
1988
- SABOURIN, Claude, «La Barre du jour et La Nouvelle Barre du jour», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 6: 69-77.
1983
- SAINT-ARNAUD, Pierre, «La Patrie, 1879-1880», *Recherches sociographiques*, X, 2-3: 355-372.
1969
- SIRINELLI, Jean-François, *Intellectuels et passions françaises: manifestes et pétitions du XX^e siècle*, 1990 Paris, Fayard, 365 p.
- SOULET, Marc-Henry, *Le silence des intellectuels: radioscopie de l'intellectuel québécois*, Montréal, 1987 Saint-Martin, 219 p.
- SULTE, Benjamin, «Vieilles gazettes», *L'Opinion publique*, VI: 157, 170s, 183, 195s, 206, 218s, 230, 1875 242, 254, 266, 278, 290, 302, 314 et 326.
- SYLVESTRE, Guy, «Gants du ciel», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 1983 6: 65-67.
- TEBOUL, Victor, *Le Jour: émergence du libéralisme moderne au Québec*, LaSalle, Hurtubise H.M.H., 1984 436 p.
- TROFIMENKOFF, Susan Mann, *Action française: French Canadian Nationalism in the Twenties*, Toronto, 1975 University of Toronto Press, x + 157 p.
- VACHON, André, «Parti pris: de la révolte à la révolution», *Relations*, 275: 326-328.
1963
- VACHON, G.-André, «Une pensée incarnée», *Études françaises*, V, 3: 249-258.
1969
- VILLENEUVE, Rodrigue, «Quand l'évidence a disparu: hommage critique à *Jeu* pour ses vingt-cinq numéros», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 6: 85-94.
1983
- WYCZYNSKI, Paul (dir.), *Archives des lettres canadiennes*, VII. «Le Nigog», Montréal, Fides, 388 p.
1987